

ÉT VDES

REVUE DE CULTURE CONTEMPORAINE

S'informer, Approfondir, Discerner

Yvon Le Scanff 7 février 2022

Premier amour, de Samuel Beckett

Théâtre du Gymnase-Studio Marie Bell (Paris)



Crédit photo : Christophe Raynaud de Lage

Ce texte en prose, écrit en 1945, et parfois présenté comme une nouvelle, se situe à l'orée du passage au théâtre de l'auteur en 1947, avec le succès (de scandale) que l'on sait. C'est aussi un des tout premiers textes de Beckett en français, et il coïncide par ailleurs avec un engagement intense dans la résistance, ce qui n'est certes pas le moindre des paradoxes de ce petit texte minimaliste et radical. On y retrouve l'influence de Schopenhauer, notamment dans cette sorte de critique sans concession de « l'affreux nom d'amour », de cette « sorte d'union » unique (la première et la dernière) dont le titre se fait l'écho ironique. Le pessimisme ambiant du texte est de fait davantage un désespoir sans illusion ni déploration ; c'est pourquoi *Premier amour* est un texte à l'humour noir réjouissant et un peu clownesque qui prend la forme d'un autoportrait sans concession que l'on pourrait caractériser en reprenant les titres de deux autres œuvres de l'auteur : *l'épuisé* et *l'expulsé*.

L'expulsion constitue la ligne thématique de ce récit raconté à la première personne : le fils est expulsé de sa maison à la mort de son père qui semblait seul en supporter la présence-absence. À cet événement est directement associé un autre événement, la rencontre d'une autre errante, Lulu, une prostituée, ce *premier amour* dont il est question dans le titre. Mais tout cela, comme le dit le texte à la façon d'un leitmotiv, le personnage ne le savait pas « à cette époque ». Le personnage retrouve alors avec elle la vie réduite à l'essentiel qu'il menait dans la maison paternelle : une chambre pour dormir, manger et se soulager (dans le fait-tout transformé poétiquement en « vase de nuit » comme en hommage à Racine ou à Baudelaire). La mort et l'amour ne sont pas seulement reliés de façon conjecturale (« j'associe, à tort ou à raison, mon mariage avec la mort de mon père, dans le temps »), ils finissent aussi par une expulsion : au moment-même où le fruit de ce premier amour doit être « expulsé » par Lulu, rebaptisée Anne du reste, le narrateur décide de quitter son sofa, puis l'appartement. La boucle est donc bouclée : « ce qui m'acheva ; ce fut la naissance ». Expulsé par la mort du père, il l'est ensuite par la naissance du fils.

Le personnage qui s'exprime semble en outre profondément épuisé, ce qui n'a sans doute rien à voir avec le fait d'être fatigué. L'épuisement, ce n'est pas la conséquence d'une vie surabondante ou empreinte de multiples sollicitations ; c'est bien l'inverse : c'est la vie sans le vouloir-vivre, c'est la vie qui se manifeste malgré elle-même, c'est la vie qui ne se justifie pas, qui ne rachète pas la vie par la (bonne) volonté, le discours (la *doxa*), la représentation (la *mimêsis*). À ce propos, il est temps de dire un mot de la performance de l'acteur qui reprend ce rôle, vingt ans après. **Dès les premiers mots du texte, Jean-Quentin Châtelain, avec comme seuls accessoires un chapeau et une chaise, adopte un phrasé très particulier qui va incarner prodigieusement cette vie épuisée qui expire au bout des lèvres. Une figure – l'hyperbate – que la diction moléculaire mais spectaculaire du comédien met parfaitement en évidence – rend compte de cet épuisement sans fin et transforme en direct le phrasé en style, à moins que ce ne soit l'inverse : la magie est totale et on a la berlue.** C'est de toute façon une parole-besoin plus qu'une parole-désir : elle se livre avec le rythme et le mouvement d'un homme qui n'a pas envie de parler, mais qui a en a le besoin : c'est en somme une parole organique à l'instar des autres besoins fondamentaux du personnage. Et ce n'est certes pas rien. Le personnage n'a donc pas une vie tout-à-fait végétative, malgré son goût prononcé pour les fleurs flasques : il pense, il parle, et il en a besoin ; mais il a épuisé de sa parole tout ce qui était en trop, tout le bruit de la vie qui se justifie, pour simplement et seulement « vivre sa vie ». Cette dimension-là, elle passe non pas exactement par les mots, mais par le souffle du comédien qui les sort – ou plutôt les *essore* littéralement en les *expulsant* avec un phrasé à la fois éternellement expirant comme pour jamais tout-à-fait devoir en *finir encore*.